

Reviews/Revue

Perspectives Régionales

VOILÀ BIEN PLUS D'UN AN QUE la revue *Acadiensis* m'a demandé de faire un compte-rendu de David J. Bercuson and Phillip A. Buckner, eds., *Eastern and Western Perspectives: Papers from the Joint Atlantic Canada/Western Canadian Studies Conference* (Toronto, University of Toronto Press, 1981). Dans sa lettre, le rédacteur de la revue précisait qu'il avait choisi de s'adresser sciemment à un historien du Canada central, donc quelqu'un qui n'est spécialiste ni de l'histoire des Maritimes, ni de l'histoire de l'ouest. Je dois dire que j'ai lu le livre d'une traite, même si j'en ai ruminé le contenu durant plus d'un an!

L'origine du livre est une rencontre conjointe, tenue en 1978, de l'*Atlantic Canada Studies Conference* et de la *Western Canadian Studies Conference*. Des 27 communications présentées, les éditeurs en ont retenu dix. C'est un livre qui m'est apparu très stimulant en dépit de son hétérogénéité et de ses inégalités. Le parti-pris de départ est résolument révisionniste: d'entrée de jeu, il est écrit que: "The Atlantic Canada and Western Canadian Studies Conferences have focused attention on the culture and development of two widely separated regions which have frequently been ignored in studies of the Canadian nation". On vise donc l'objectif de corriger la vision trop centraliste de l'historiographie existante. On ne s'étonnera pas de ne trouver, dans ce recueil, aucun texte qui traite de l'Ontario ou du Québec. Non qu'ils soient absents, au contraire: on retrouve, en filigrane et en mode négatif, l'influence et le poids des deux provinces centrales, que l'on traite des Acadiens, du développement économique de l'ouest, ou de sa résistance au concept du biculturalisme.

Dans les dix textes retenus, on retrouve l'équilibre entre l'est et l'ouest: les provinces Atlantiques et l'ouest ont chacun cinq études qui leur sont consacrées. Ces dix communications, d'ampleur inégale, tentent de cerner certains aspects importants du régionalisme canadien. Pour les fins du compte-rendu, j'ai regroupé les textes dans trois catégories thématiques: celles traitant des groupes minoritaires (2), de la recherche d'une identité (4) et des aspects du régionalisme (4).

Les deux textes qui ouvrent le recueil traitent des minorités francophones. Robert Painchaud, qui allait disparaître tragiquement peu après la conférence en 1978, aborde le sujet des collectivités francophones de l'ouest et leur développement depuis 1945. Pour sa part, George F.G. Stanley a choisi la renaissance acadienne. Painchaud montre bien le contraste et la contradiction entre le dynamisme du développement institutionnel des organismes francophones de l'ouest et le dépérissement continu des effectifs du groupe linguistique. Pour lui, les appuis divers, et particulièrement celui du gouvernement fédéral, sont peut-être venus trop tard et l'avenir du groupe semble plutôt limité. Stanley, quant à lui, nous donne un texte assez descriptif sur la renaissance acadienne depuis la fin du 19^e siècle. Le principal problème de ces deux textes est qu'ils traitent surtout de l'histoire politique des organisations des minorités. L'historien doit demeurer sur sa faim relativement aux contours socio-économiques

de ces groupes minoritaires, aux dimensions de leur vie culturelle. Seul Painchaud pose le lien entre la population et ses organisations, mais il ne va guère plus loin.

Le thème de la recherche d'une identité régionale a été abordé de deux façons, par l'historiographie et par l'étude de la culture politique. E.R. Forbes et L.G. Thomas traitent de l'historiographie, le premier, de celle des Maritimes et le second de celle de l'ouest, tandis que J.M. Beck et David E. Smith utilisent le concept de culture politique, appliqué par l'un aux Maritimes et par l'autre, à l'ouest.

E.R. Forbes cherche à voir le place des Maritimes dans l'historiographie et son analyse l'amène à conclure qu'après 1867, l'histoire des Maritimes est à peu près complètement évacuée de l'histoire nationale. A sa place, il note l'apparition de stéréotypes, dont le conservatisme, qui ont l'avantage, non seulement de répondre d'avance à toutes les questions, mais également de correspondre aux nécessités des démonstrations de la thèse de la frontière. En effet, si pour les tenants de cette thèse, le progrès et l'avenir sont à l'ouest, tout ce qui est à l'est risque fort de devenir, presque par définition, parangon de conservatisme et de réaction. La tentation est grande — et on y a succombé allègrement — d'ériger le conservatisme des Maritimes en donnée irréfutable et universelle, qui explique la médiocrité de leur destin. Forbes, tout en ne niant pas l'importance ou la réalité du conservatisme, montre bien comment ce genre de stéréotype peut jouer le rôle d'obstacle au progrès de nos connaissances.

Lewis G. Thomas étudie les générations successives d'historiens de l'ouest et montre le changement dans leur approche vis-à-vis des thèmes régionaux. En particulier il note l'émergence d'une conscience régionale ancrée dans des expériences communes de vie collective. Il souligne l'importance de l'insertion de l'histoire régionale pour mieux comprendre l'histoire nationale. Pour sa part, David E. Smith nous donne un court essai sur la culture politique de l'ouest. Il fait bien ressortir les éléments essentiels de cette culture: rejet du biculturalisme, méfiance à l'endroit des organismes centraux, fussent-ils privés ou publics, affirmation d'une volonté autonomiste régionale.

J. Murray Beck consacre son article à démontrer le caractère chimérique d'une culture politique commune aux Maritimes. Pour lui, il y a plutôt des cultures distinctes, qu'elles soient en Nouvelle-Ecosse, au Nouveau-Brunswick, à l'Ile-du-Prince Edouard ou à Terre-Neuve. En fait, c'est un texte qui tourne autour du concept de région sans malheureusement s'y attaquer explicitement. Il eût mieux valu de s'arrêter pour l'analyser. Je dois préciser que j'ai des doutes sur la valeur heuristique du concept de culture politique appliqué sans que l'on précise par ailleurs, son incidence par rapport à la culture ou par rapport à un espace donné. Quoi qu'il en soit, le texte de Beck reste contradictoire: les traits communs notés doivent-ils leur caractère à l'observateur? L'auteur ne s'en explique pas, se contentant de conclure à l'existence de quatre cultures provinciales partageant beaucoup de valeurs, d'attitudes et de croyances. Phénomène qui, d'après moi, serait de nature à fonder une certaine communauté culturelle!

Les textes du troisième groupe traitent des aspects du régionalisme. Ils sont davantage disparates tant par la période qu'ils étudient que par leur objet particulier. Nous avons un texte sur le rôle économique des marchands au 19^e siècle (T.W. Acheson), un texte sur l'urbanisation des Prairies (A.F.J. Artibise), un sur l'économie de la région de l'Atlantique (D. Alexander) et enfin un sur la fiction littéraire dans l'ouest (G. Friesen).

Le travail d'Acheson, tout en étant très intéressant pour le spécialiste d'histoire du 19^e siècle que je suis, a très peu à voir avec la spécificité du volume. C'est que le problème analysé est commun à toutes les économies coloniales de l'époque. Point n'est besoin de rappeler ici les détails du débat sur le rôle des marchands dans le développement économique. C'est à ce débat que l'apport d'Acheson est le plus important. Les marchands d'Acheson ont beaucoup de points communs avec certains marchands montréalais de la même époque y compris dans la façon d'effectuer leurs placements: l'importance de la propriété foncière semble très ancrée un peu partout, du moins avant 1850. Le texte pose un problème auquel il ne répond pas, et c'est celui de la modification de l'univers économique des colonies britanniques de l'Amérique du nord au moment de la Confédération. En effet, c'est à ce moment qu'intervient la réarticulation de régions économiques auparavant relativement autonomes les unes par rapport aux autres.

Alan Artibise présente un survol de l'urbanisation des Prairies, dans lequel il met en évidence le rôle joué par les individus et les groupes dans l'élaboration de la structure urbaine, ainsi que la dépendance des villes de l'ouest sur l'économie du centre. D'après lui, c'est au cours d'une première période qui va des années 1870 à la première guerre mondiale que les pôles d'un réseau urbain ont émergé et ont connu un premier développement. La structure du réseau s'est maintenue intacte à travers les vicissitudes de la guerre et de la crise. Son insistance sur les facteurs sociaux — le rôle des *boosters* — est intéressante et permet sans doute de corriger une vision trop impersonnelle du développement. Néanmoins, j'ai l'impression qu'on sous-estime gravement l'incidence des forces collectives même à l'époque la plus ancienne: je ne crois pas que l'espace des Prairies ait été l'espèce de terrain indifférencié que semble postuler Artibise. Il serait utile de voir quelles étaient les polarisations sociales, ethniques, économiques, de cette région et d'en évaluer les résultats sur le réseau urbain. Pour sa part Gerald Friesen analyse l'évolution du roman dans les Prairies et montre comment l'environnement a influencé les écrivains. Les valeurs de la société ambiante ont bien entendu évolué dans la mesure de sa progression vers la maturité.

Pour David Alexander, la région de l'Atlantique forme une économie régionale. Dans son texte, il s'efforce d'en cerner les contours et de broser une synthèse de l'évolution économique de Terre-Neuve. Il fait bien ressortir les contrastes sous-régionaux: par exemple la relative faiblesse de l'agriculture ou du secteur manufacturier dans l'économie terre-neuvienne à côté de certaines autres provinces de la région. Il montre bien également l'importance de la pêche pour Terre-Neuve et son recul graduel au profit des pâtes et papiers et des mines

vers le milieu de 20^e siècle. L'image de l'économie terre-neuvienne qu'il nous présente est celle d'une économie essentiellement dépendante de l'exploitation des richesses naturelles, dont le contrôle échappe aux habitants de la province pour être exercé ailleurs et en fonction de besoins plus globaux.

Dans la mesure où les objectifs de ce livre étaient de mettre en lumière les différents régionalismes canadiens de l'est et de l'ouest, on peut dire qu'il atteint son but. En lisant ces articles, on voit à l'oeuvre d'autres forces économiques, d'autres dynamiques sociales et d'autres poids culturels que ceux, bien connus, du Canada central. Il faudrait néanmoins continuer d'approfondir l'analyse de la genèse des caractères distinctifs du régionalisme canadien. Certains articles du livre se contentent d'inventorier les traits communs et les biais les plus évidents de l'historiographie. L'effort devrait porter sur le processus de formation et d'articulation des régions, comme l'a suggéré, dès 1969, l'historien Careless.¹ J'ajouterais à ce programme, une attention à porter aux rapports sociaux à l'intérieur de chacune des régions. Quels sont les différents groupes et classes; quel est l'état de leurs relations, entre eux et avec d'autres éléments extra-régionaux? Quels sont les facteurs de cohésion et à quel niveau jouent-ils? Voilà autant de questions auxquelles il faudrait arriver à répondre.

C'est que ce livre pose un certain nombre de problèmes qui demeurent en suspens. Ces problèmes m'apparaissent importants et devraient faire l'objet de la réflexion des historiens. Le premier est celui des régions. Quelle est la réalité des régions au Canada? A quelle échelle le découpage régional est-il significatif? Quels sont les fondements historiques des régions? Autant de questions qui demeurent sans réponse dans l'historiographie. A l'autre extrémité du spectre, il y a le problème de l'histoire nationale. Qu'est-ce que l'histoire nationale? Est-ce l'histoire vue d'Ottawa et de l'Ontario? Ou vue de Montréal et du Québec? Dans l'état actuel de nos connaissances, il faut espérer que l'on dispose au plus tôt de synthèses d'histoire régionales et aussi — peut être même surtout, de synthèses d'histoire nationale examinée d'un point de vue régional. L'histoire du Canada n'a pas les mêmes contours vue d'Halifax, de Vancouver, de Toronto ou de Montréal. De la même façon, les groupes sociaux et ethniques n'ont pas eu non plus les mêmes expériences de vie. Dans la mesure où l'objectif de l'historien est de rendre compte de la réalité du passé, ou du moins de ce qui s'en approche le plus, une telle démarche est fondamentale. Autrement, on ne produira que des synthèses partielles et partiales.

JEAN-CLAUDE ROBERT

1 J.M.S. Careless, "'Limited identities' in Canada", *Canadian Historical Review*, L (March 1969), pp. 1-10.